

L'INDESTRUCTIBLE CHATEAU ET LE TOBOGGAN

Isolé, le château surplombait une falaise à la sortie de la ville, avec vue sur la mer à l'ouest. La bâtisse terrifiait avec ses tourelles en ruine, autour desquelles voletaient avec lassitude de vieux corbeaux exténués. L'unique chemin menant à l'entrée était escarpé, rocailleux et traversait un marécage poisseux, à côté duquel était plantée une pancarte séculaire :

*Terrain à vendre
120 000 francs
21.31.44.67.*

Si le panneau persistait, la transaction avait déjà été effectuée. Samuel Edgarson, le riche propriétaire d'un parc d'attractions américain, avait passé ses vacances à Le Portel Plage (Pas-de-Calais), sur les recommandations de son conseiller-interprète à l'inimitable sens de l'humour.

Profitant du temps estival pour visiter les environs en limousine surchauffée, Samuel Edgarson avait découvert la vieille demeure et sa pancarte. Il avait aussitôt décelé l'immense potentiel du terrain, où il pourrait construire le plus grand toboggan de tous les temps, depuis le sommet de la falaise jusqu'à la plage !

Le projet était démesuré mais rien n'arrêtait l'Américain. Le soir même, le terrain lui appartenait.

Souvenir d'une noblesse française révolue, le vieux château demeurait le seul obstacle interdisant le début des travaux. Samuel Edgarson avait entrepris la démarche auprès d'un vice-président-*truc* de sa compagnie (il avait quelques difficultés avec les titres qu'il avait lui-même instauré au cours de réunions particulièrement arrosées). Le vice-président de la Communauté Internationale chargée de la Délégation Foncière, Action-Territoire, Logement et Opérations Financières liées à l'Emménagement — au salaire immoral — avait aussitôt réclamé à un employé — au salaire révoltant — de prendre contact avec un secrétaire — au salaire excusable — pour qu'il se renseigne sur l'appartenance de cette demeure, et éventuellement sur le nom des trois principales personnes à corrompre dans la ville pour avoir au moins une journée de beau temps avant la fin du mois de juillet.

Après avoir passé plus de coups de fils que ne pourrait en comporter un tapis persan, et fourni plus de documents officiels qu'il n'en faudrait pour justifier la reconstruction d'une bibliothèque d'envergure à Alexandrie, Jonathan Smith accéléra les démarches administratives. Ainsi, après avoir « gracieusement » « partagé » quelques « rares » « documents » mauves d'art moderne à cours fluctuant, il apprit que le propriétaire du château s'appelait Bourdon.

Antoine Bourdon.

Le château lui appartenait au terme de multiples successions de biens. Antoine Bourdon avait bien reçu une lettre d'un notaire pour le prévenir de cet héritage, mais l'enveloppe encore cachetée était actuellement dans le tiroir « affaires résolues » de son nouveau bureau, de marque suédoise. Il ignorait tout sur cet héritage, jusqu'à l'existence de la personne qui, neuf mois auparavant, lui avait abandonné la vieille bâtisse. Antoine Bourdon n'aurait donc jamais porté plainte pour démolition abusive de bien personnel si le château avait été rasé ; mais ça, ni Jonathan Smith, ni l'employé, ni le vice-*truc* — ni même Samuel Edgarson ! — n'auraient pu le savoir, aussi américains fussent-ils.

L'enveloppe chiffonnée aux couleurs douteuses (mi-confiture, mi-shampoing au miel) s'était faufilée dans ce tiroir, et y côtoyait cinquante-deux dossiers kraft, vingt-et-un prospectus datant de 2004 à 2008, trois araignées à géométrie plane et un repose-verre dégageant de vieilles odeurs de cerise. Cette façon de ranger n'était pas si étonnante pour qui connaissait un peu l'homme...

Antoine Bourdon était, selon lui, un célèbre détective privé. Il avait choisi de se faire appeler Ace Burton pour deux raisons. La première était une étude de la fin des années 60, qui montrait qu'un nom court et américain multipliait la clientèle du *private eye* d'un facteur six environ (avec un intervalle de confiance de 4,3 à 7,7 au seuil de cinq pourcents). Si ledit détective portait un chapeau en feutre et un vieux costume élimé, il pouvait s'attendre à recevoir en moyenne deux affaires par semaine, dont 1,87 concernant une affaire de jalousie. La deuxième raison était la nécessité de s'éloigner d'un patronyme qui lui rappelait les bons moments que le vin et lui avaient eu ensemble. Il souhaitait couper définitivement les ponts avec l'alcool et avait pris de bonnes résolutions : tenter une fois par an d'en finir avec sa maladie.

Jonathan Smith organisa prestement une rencontre avec Antoine Bourdon, pour lui faire part des projets de Samuel Edgarson.

Ace Burton tremblait de bonheur à l'idée de vendre une demeure qu'il ignorait posséder. Il savait par expérience cinématographique que les riches industriels américains n'ont cure du nombre de zéro que comportent leurs chèques, pourvu qu'ils aient ce qu'ils souhaitent. Ace ouvrit une bouteille de scotch pour arroser l'évènement avec Mr. Smith, mettant un terme à son abstinence annuelle, après quatre heures de privation.

Ace demanda d'ajouter une clause écrite comme sur tout contrat qu'il signait : « en cas de problèmes relevant du Mystère, je m'engage solennellement à faire appel à Ace Burton en premier et dernier lieu ». Mr. Smith appela Mr. Edgarson, qui répondit en trois phrases composées à 67% de mots grossiers avant d'accepter. Ace signa, en se fiant à l'incompréhensible traduction de Mr. Smith sur le contrat américain — à part *private eye*, le vocabulaire anglais d'Antoine était très limité.

En trinquant, le détective demanda également la permission de visiter le château avant la destruction. Officiellement, il désirait renouer avec les racines profondes de son passé à travers la demeure séculaire de ses ancêtres (ou, comme il le dit lui-même « se sentir chez mes très vieux ») ; officieusement, il espérait dénicher quelques richesses sous forme de louis d'or ou de chandeliers en argent massif.

Lorsqu'il s'approcha de la vieille demeure, le détective sentit que quelque chose n'était pas tout à fait normal. Il avait cette impression que l'on peut avoir lorsqu'on pénètre dans une faille du continuum espace-temps, ou toute autre expérience semblable. Néanmoins, il poursuivit son chemin. Il traversa le marécage, qui exhalait une odeur similaire à celle de son tiroir à dettes — dettes qu'il pourrait bientôt régler après le « gracieux » renflouement de son compte.

Toc toc toc !

Pas de réponse...

Toc toc toc ?

Toujours rien.

Ace Burton réfléchit : comme le château lui appartenait et qu'il n'avait pas de domestique, personne ne lui ouvrirait. Frapper la porte l'aiderait sûrement à la faire trépasser, mais aucunement à la passer. C'était logique et il plaça donc sa main sur la poignée de porte. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas la clé...

Habitué de ce genre de situation, le détective força la serrure avec sa carte bancaire, qui trouvait là sa seule utilité (il était interdit bancaire depuis environ trois coupes du monde).

« Hein ? »

Ace Burton fut accueilli par ce bruit lointain, simple et primitif, mais pourtant lourd de mystères. Il venait de basculer brutalement de l'autre côté de la porte, la méthode de l'épaule ayant fourni de meilleurs résultats que celle de la carte bleue.

Un vieil homme apparut en robe de chambre couleur fantôme, en haut d'un vieil escalier en marbre. Le regard fébrile, il dévala promptement les marches effritées, qui semblaient ne plus avoir été foulées depuis le jour où Scroung le Frileux avait porté un coup de massue paléolithiquement incorrect à Nurch le Faiseur de Feu, déclenchant la première guerre de l'humanité.

Le vieil homme se plaça au centre du hall poussiéreux, face à Ace Burton. Ce dernier se pencha pour soutenir le regard du vieillard, une trentaine de centimètres sous le sien.

Un silence s'installa. Un silence lourd. Un silence en tout point semblable à celui qui précéda le « Houjjpumhetcha ? » que prononça Scroung à Nurch en désignant le bois enflammé ce fameux jour.

Soudain, le vieil homme rompit le silence :

« Houjjpumhetcha ? »

- Je vous demande pardon, demanda le détective, décontenancé par cette historique réplique.
- Je disais : où ai-je pu mettre ça ? répliqua le vieil habitant du château.
- Ah... laissa échapper Ace Burton, heureux de revenir dans la conversation. C'est également une question que je me pose tous les jours...

Il songea à son porte-monnaie en cuir abîmé, sa ceinture, son permis de conduire, sa carte d'identité, la moitié de ses cartes de fidélité, son rasoir, sa brosse à dents, ses clefs, son crayon, la deuxième moitié de ses cartes de fidélité et sa dignité.

- Allons bon, je ne sais plus où je l'ai mis... reprit le vieillard.
- Je chercherais bien avec vous, vous savez, mais je dois d'abord vous expulser pour qu'on puisse raser mon château, répondit le détective sur le ton de la conversation.

Se rendant compte du choc que cette annonce pourrait provoquer sur le vieillard probablement fragile, il se pressa d'ajouter :

« Remarquez, ça n'est absolument pas personnel, puisque je ne vous connais pas. »

- Ah. Ca n'était pas vraiment sensé se passer comme ça. Je crois.

Le silence se réinstalla. Un silence qui aurait probablement englouti un océan si on l'avait lancé en son centre. Le vieil homme semblait inquiet. On aurait aimé appeler Igor, Nestor ou tout autre prénom en or, mais il n'avait pas eu la présence d'esprit de se présenter. Il rompit à nouveau le silence.

« Houjjpumhetcha ? »

Et Vieilhommor se mit à tourner en rond au centre du hall, les bras croisés dans le dos et le regard vague.

Antoine Bourdon décida qu'il ne pourrait rien en tirer. Il quitta le château ; de toute évidence, il n'y avait aucune richesse à y récupérer, sauf pour un archéoentémologue amateur d'araignées du XVII^{ème} siècle.

Trois semaines plus tard, une goutte perlait sur le front de Jonathan Smith, resté au Portel. Le combiné du téléphone ne faisait que vibrer et déjà, il se sentait assailli de mille griefs. Il décrocha.

Samuel Edgarson ne se présenta pas. Il ne prononça qu'une phrase, pour savoir si son château était rasé et son toboggan achevé.

Mr. Smith avait fait remonter l'information dans l'échelle hiérarchique mais elle s'était visiblement interrompue à un barreau chancelant. Aujourd'hui, au téléphone, à l'un des plus puissants industriels du monde, Mr. Smith ne savait pas comment expliquer que le château s'était révélé indestructible et, contre toute attente, immatériel.

Par où commencer ? Par le fait que les masses de démolition traversaient le château comme s'il s'agissait d'un vulgaire brouillard londonien (épais mais finalement pas bien consistant) ? Par cette évocation de leur bulldozer fonçant à travers la bâtisse pour atterrir une centaine de mètres en dessous, en bord de la mer, avec quelques éraflures seulement et un chauffeur apeuré et mutique ? Ou fallait-il parler de ce vieil homme qui tournait en rond dans le hall depuis la visite du détective et qui n'avait pas réagi aux multiples attaques lancées contre sa demeure ?

Il ne savait pas s'il devait expliquer leur manque d'éthique, notamment lorsqu'ils avaient tenté d'attirer l'attention de cet homme en lui lançant divers projectiles, alimentaires d'abord puis graduellement mortels, à travers l'encadrement vide de la porte qu'Ace Burton avait défoncée. Les projectiles allaient du bacon au boulet de canon, en passant par les harpons et les balles de chasse pour perdrix et sanglier (ce qui n'avait rien donné, le vieillard étant comme le reste du château sans consistance, sans matière, sans tout et plein de rien).

Pour une raison mystérieuse, depuis le détective, plus personne n'avait réussi à franchir le seuil du château ou à entrer en contact le vieil homme.

« Allô ? » osa fébrilement Jonathan Smith.

Le temps de se poser toutes ces questions, son patron avait déjà raccroché.

En son for intérieur, Mr. Smith pensait « oh mon Dieu ma carrière est en train de s'achever, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire après cet échec, ma femme va me quitter pour le voisin aux yeux bleus avec la grosse Porsche rouge dans laquelle ils emmèneront notre fille en vacances à Miami » ; tandis que Mr. Edgarson songeait « bon j'ai rien entendu, ça doit foutument rouler ; saleté de téléphones avec leurs fichues coupures et leurs raclures de frites sur la ligne dégueulasse, tiens j'irais bien manger une sacrée plâtrée de frites moi ».

Le problème de Mr. Smith persistait : il fallait démolir ce château coûte que coûte. C'est alors qu'il eut l'idée d'employer le seul homme à avoir pu y entrer : Burton.

Antoine Burton.

Ou Ace Bourdon, ou un truc comme ça...

Bref le détective qui l'avait obligé contre son gré à boire un demi-verre d'alcool le temps que lui vidait la bouteille.

De toute façon, ça ne coûterait rien de faire appel à ses services, puisqu'il avait eu la présence d'esprit d'ajouter dans la clause du détective une mention stipulant que celui-ci ne pouvait ni refuser, ni prétendre à un quelconque salaire sur les 80 premières années d'enquête. Tellement facile de traiter avec des gens comme lui...

Ace Burton « consultait » chez Luc (ou Luke), comme deux après-midi par mois. Il s'était installé à une table avec un carton tâché indiquant :

*Ace Burton
Private-eye*

Les clients défilait durant des heures et des heures pour lui raconter leurs misères quotidiennes. Quatre-vingt treize pourcents des histoires concernaient des affaires de jalousie,

parmi lesquelles seulement deux (en moyenne) feraient l'objet d'une enquête et se verraient ainsi attribuer le statut « d'affaire en cours ». Enfin, si le client était Lion et que le Soleil passait dans sa maison — ou celle de son ascendant —, il y avait lieu de penser à l'éventualité que le dossier finisse dans le glorieux tiroir des « affaires classées ». Actuellement, il en était à cinquante-deux et depuis son retour d'Amérique du Sud deux mois auparavant, aucun de ses nouveaux clients n'avait aligné convenablement sa planète dans la maison de son signe zodiacal.

Le premier client était un homme d'âge respectable (56 ans) cherchant à renouer sa femme. Au terme d'une complexe discussion, Ace Burton finit par comprendre que « renouer sa femme » avait un sens beaucoup plus assassin qu'il n'avait pu l'imaginer au premier abord. Il orienta l'homme vers les pages jaunes (section psychiatrie) et invita la seconde cliente à s'asseoir.

Mademoiselle Charlton, était d'un âge inspectable (23 ans) et cherchait le sens de la vie. Elle s'était dit qu'un détective l'avait sûrement découvert.

« Mais à quoi ça sert de vivre si c'est pour mourir ? » s'enquit-elle auprès du très certainement philosophe détective.

- Eh bien, je me suis déjà posé la question... lui répondit-il, le regard toujours inspectant.

Après une courte hésitation, il finit par lâcher le morceau :

- J'imagine que c'est à cause des points Esso.

- Pardon ?

- Vous connaissez le principe : plus vous faites le plein et plus vous récoltez des cadeaux.

- Oui, mais je ne vois pas le rapport.

- Eh bien, continua le détective, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi seul le plein peut apporter des cadeaux ?

Il laissa sa question en suspens et replongea ses yeux dans ceux de son interlocutrice, dont la bouche béait assez piteusement.

- Vous les mettez à sec, poursuivit-il, et pour vous remercier, ils vous offrent des cadeaux. C'est louche, vous ne trouvez pas ?

- Jusque là, ça ne m'avait semblé étrange, non, répondit la jeune femme légèrement désorientée. Ils cherchent simplement à nous fidéliser pour qu'on y revienne.

- Ah ! On y vient !

Pendant ce temps, le premier client appelait la « Maison du marin » pour commander une corde solide.

- On y vient où ? s'enquit la jeune femme. Je ne comprends toujours pas en quoi les points Esso doivent donner un sens à ma vie.

- Eh bien, vous, vous vivez pour vider la Terre de ses produits, n'est-ce pas ?

- Euh...

Un silence lourd s'installa. Jeté au milieu de l'océan, ce silence en aurait absorbé toutes les algues et poissons de dix-huit kilogrammes ; assurément, ce n'était pas *exactement* le même silence qu'avec le vieil homme du château.

- J'imagine que d'un certain point de vue, reprit Mademoiselle Charlton, vous êtes dans le vrai. Je mange, je bois...

- Et pourtant, la chance vous sourit parfois...

Devant le regard bovin de la jeune femme, il porta le coup de grâce :

- Donc vous videz les pompes et pourtant on vous fait des cadeaux.

- On veut... commença-t-elle. On veut... (un éclair illumina ses yeux) On veut nous fidéliser pour qu'on y revienne.

- Exactement ! C'est le cycle de la vie et des renaissances perpétuelles, de la réincarnation et...

Ace n'eut pas l'occasion de finir d'exposer ses intéressantes philosophies car la cliente s'était levée avec un regard d'illuminée. Au même moment, Mr. Smith pénétra chez Luc, en enfonçant la porte à la manière d'un cow-boy dans un saloon. Le premier client était en train d'appeler un menuisier pour faire installer des poutres dans son salon.

Mr. Smith exposa la situation à Ace Burton et ses ennuis pour démolir le vieux château, ou même entrer à l'intérieur — sans omettre le bulldozer dévalé sur la plage sans dégât, par Dieu-sait-quel-miracle. Le détective fut surpris, car lui y était parvenu sans peine : il se demanda s'il ne possédait pas des supers-pouvoirs finalement, comme il l'avait si longtemps imaginé. Il repensa à ce super héros en cape bleue et rouge qui sautait de poteaux électriques en poteaux électriques dans son imagination d'enfant et ne sortit de ses rêves que lorsque la police arriva, appelée par Luc/Luke le barman, pour emmener le premier client aux intentions clairement exécutantes.

Sur la route, Mr. Jonathan Smith songea au ridicule de cette histoire. Mais avant que sa femme ne s'éloigne vers la Floride dans la Porsche du voisin, il ne lui restait plus qu'un seul espoir : Ace Burton — au grand désespoir de Mr. Smith, son sauveur passait son temps à regarder les poteaux électriques d'un air rêveur.

L'employé d'Edgarson stoppa la voiture devant le château, et adopta une mine grave.

« C'est ici » avoua-t-il honteusement au détective, en désignant la vieille bâtisse d'un index tremblotant.

- Je connais, répondit Ace Burton. J'y suis déjà allé...

S'il avait eu des lunettes noires, il les aurait laissées glisser sur le bout de son nez en susurrant « allons-y ». Quel dommage qu'il n'y ait pas de soleil !

Lorsqu'Ace Burton entra dans le château, avec toujours cette légère sensation de faille temporo-spatiale à franchir, le vieil homme lui demanda :

- Où ai-je bien pu mettre ça ?
- Bonjour, répondit Antoine Bourdon.
- Oui, j'aimerais bien, fit celui-qu'on-aurait-aimé-appeler-Hector. Je n'arrive plus à me souvenir où j'ai bien pu le fourrer. Vous n'avez pas une réponse, vous ?
- A vrai dire, non, s'excusa platement le détective. J'ai même plutôt des questions à vous poser...
- Faites donc. Mais, s'il vous plait, aidez-moi à retrouver ce que je cherche.
- Si seulement je savais ce que vous cherchez, lui rétorqua Ace.
- Oui, si seulement...

Ace Burton conclut que la situation serait plus difficile que prévue.

- Mais, tenta le détective, est-ce que c'est plutôt grand ou plutôt petit ?
- Eh bien, réfléchit le vieil homme, j'imagine que c'est petit. Sinon, je l'aurais déjà trouvé, non ?
- Ca n'est pas à moi qu'il faut le demander. Vous vous souvenez de la forme ?
- Il me semble que ça rentrait dans une boîte.
- Ah ! fit victorieusement le détective. Et vous avez conservé cette boîte ?
- Hélas, il me semble que je l'ai perdue également le même jour.
- Ah...

Celui-qu'on-aurait-également-aimé-appeler-Nestor se remit à tourner en rond et Ace Burton l'observa, impuissant. Il désirait interrompre ce piétinement interminable, ou simplement lui demander de tourner dans l'autre sens. Il aurait également aimé sauter de poteaux électriques en poteaux électriques — cette idée persistante commençait à devenir sérieusement inquiétante.

- Vous savez que ce château est indestructible ? demanda finalement le détective après être revenu au monde réel.
- Oui et non. Il est juste intemporel. Pourquoi ?
- Ah. Je ne comprends pas bien, ajouta le détective avec une moue très en accord avec ses paroles. C'est assez fâcheux, voyez-vous, parce que des gens cherchent actuellement à le démolir pour construire un toboggan. Et ça ne marche pas des masses. Enfin, les marches massent... pardon, les mars mâchent... enfin...
- Oui, l'interrompit Igor-Nestor-Hector-Victor. C'est parce que vous l'avez déjà détruit, il me semble.
- Pardon ? demanda Ace, incrédule. Quand ça ?
- Il y a quelques semaines — enfin, je crois. Mais vous m'avez réveillé avant, alors j'ai empêché tout ça.
- Ah.
- Je devais retrouver ce que j'ai perdu avant. Et puis, surtout vous auriez dû le détruire plus tard, suite à un classique imprévu dans les travaux. Mais pour une fois, les délais ont été respectés... Allez donc comprendre ! s'emporta le vieillard.
- J'aimerais tellement...
- Si on ne peut plus compter sur les retards naturels, à quoi se fier ? Hein, je vous le demande : à quoi se fier ? Allons bon, pourquoi je m'emporte... Du coup le château est encore là, tant que les retards n'ont pas été respectés.

Ace Burton ne savait trop quoi répondre. Le château était détruit, lui seul pouvait y entrer, et quand un bulldozer essayait de le redémolir, il se retrouvait immédiatement sur la plage...

Ca faisait tout de même une paire énigmes insolubles. Victor-dit-Nestor-ou-Hector, se permit d'ajouter ce mystère :

- Bon sang... Houjjpumhetcha ?

Et il se recommença à tourner en rond.

Mr. Smith venait d'être promu *vice-truc* par son patron. De sa longue carrière, jamais Samuel Edgarson n'avait rencontré d'élément si brillant. Un homme capable de transformer un vieux site dans une région froide et hostile en le plus grand lieu d'attraction du monde était forcément un génie.

Jonathan Smith n'en revenait pas. Il avait attendu la sortie du détective alcoolique pendant de longues minutes, puis de longues heures, puis de longs jours. Après une semaine passée à le regarder discuter avec le vieil homme dans le hall, il avait envoyé un bulldozer toquer à la porte. L'engin avait fini une centaine de mètres plus bas, au bord de la plage et toujours en état de marche ! C'en était trop pour Mr. Smith, qui avait décidé d'entrer voir ce qui se tramait là-dedans.

Il s'était approché de la bâtisse, après avoir passé le marécage poisseux. Il avait fait un pas à l'intérieur, puis un autre. Il avait traversé le vieil homme et le détective, étrangement vaporeux, puis chose inédite, avait continué d'avancer... Il avait alors senti le pas se dérober sur ses pieds, avait chuté les jambes les premières, senti ses fesses glisser sur une surface décline... Un gigantesque toboggan invisible était dissimulé sous le château immatériel !

Le temps de rejoindre le bulldozer sur la plage, Mr. Smith avait compris.

Oh, il ignorait toujours qu'il avait affaire à une faille temporo-spatiale, un château et un toboggan construits tous deux à travers tous les âges, dans le présent, le passé et le futur. Il n'imaginait pas non plus qu'Ace Burton était responsable de cette amusante mais exaspérante anomalie en réveillant le vieux savant fou qui habitait cette bâtisse quelques siècles auparavant (ou dans le futur).

Non, il ne saisit pas tout ça. Mais il comprit qu'il y avait moyen de se faire du blé — beaucoup beaucoup de blé. Et en effet, la nouvelle attraction de chez Edgarson s'était fait suffisamment de blé pour pouvoir, s'il le souhaitait, recouvrir la France d'un immense champ.

Le lendemain de la découverte, le lieu était déjà bondé et le planning de glissade rempli pour une semaine. Le surlendemain, les créneaux étaient bloqués pour la décennie. A la fin de la semaine, les rendez-vous étaient pris pour le lendemain... mais à coup de milliers de dollars, car Mr. Edgarson savait convertir l'impatience en billets verts !

Le monde entier se régala de cette anomalie qui semblait s'accorder à la grande théorie de la grande philosophe Estelle Charlton, selon laquelle « la vie c'est comme les points Esso ».

Ace Burton n'en pouvait plus de cette mascarade. Depuis que Machin-or lui avait parlé de l'intemporalité et de ses conséquences, il avait mille questions en tête à lui poser :

- Donc le château n'a jamais existé ?
- Bien sûr que si, répondit le vieil homme en se donnant un petit coup exaspéré sur la tête. Enfin, je crois. Son problème c'est plutôt qu'il a toujours existé. Mais encore une fois, il me semble que s'il était détruit, vous ne pourrez plus prouver qu'il a existé, car il disparaîtra à tout jamais dans le passé comme dans le présent et le futur.
- Mais on ne peut pas le détruire ?
- Si. Enfin, je crois me souvenir que si.
- Bon sang, souvenez-vous ! s'emporta le détective. Ca n'est pas le moment de perdre la mémoire !

Un silence abyssal, capable certainement d'absorber beaucoup de choses, se mit en place.

- Oui... Je crois que c'est ça.
- Plaît-il ?

La célérité d'esprit n'était une discipline dans laquelle Antoine Bourdon aurait pu un jour se vanter de briller — cela ne lui avait jamais vraiment traversé l'esprit à vrai dire.

- Donc, poursuivit le vieil homme pour lui-même, je suis le créateur de ce château. Ca me revient... C'est intéressant, je sais tellement de choses ! Whaow ! Je sais guérir, je sais vaincre la mort, je sais ralentir le temps avec ce sablier (il sortit un étrange boîtier en aluminium de sa poche) – comme ça – ou l'accélérer – comme ça. Là, demanda-t-il en tournant son regard à nouveau plein de vie vers le détective, vous pensez être entré depuis combien de temps ?
- Euh... Je dirais trois heures.
- Faux ! C'est faux ! Ca fait trois semaines ! Ah ah ah ! Vous avez vu ?

Igor ou Nestor semblait fou. Antoine Bourdon se demanda ce qu'il devait faire. Il savait vaguement comment tout ça finirait pour lui : mal.

- Vous m'avez sauvé la vie, déclara le vieil homme. Normalement, j'aurais dû rester endormi et le château aurait été démoli avant que je ne puisse faire quoi que ce soit.

- Ah bon.
 - Vous avez réussi à me réveiller, et remodeler à votre gré une faille temporo-spatiale et son créateur ! Vous devez être fier de vous, non ? l'encouragea celui-qui-aurait-dû-être-nommé-Igor.
 - Bof.
 - Tout de même, tout de même ! Ca n'est pas rien d'être le seul à avoir accès à un endroit du monde. Enfin, je trouve. C'est le rêve de toute ma vie, moi. Le sujet de toutes mes expériences.
 - Ah, proposa Ace, complètement perdu.
 - Oui, bon ça n'est pas tout ça, mais si je veux retrouver un peu de tranquillité et finir ma nuit en paix, il va falloir que je fasse disparaître ce château.
 - Ah... bien... Très bien !
 - Mais avant, cher sauveur, je veux vous faire un cadeau particulier. Demandez-moi une chose vous voulez savoir. Le sens de la vie...
 - Je connais déjà, j'ai une voiture.
 - Ah ? fit le vieillard, décontenancé à son tour. Enfin bref, posez-moi une question sur ce que vous voulez, n'importe quoi !
 - Sur n'importe quoi ? demanda le détective, le regard malicieux.
- Enfin quelque chose qu'il comprenait.

Douze jours après la découverte de Mr. Smith, le château disparut et le toboggan apparut. Plusieurs milliers de personnes se réveillèrent ce jour-là avec des factures colossales engendrées pour l'achat d'un ticket de « toboggan ». Leur expression au moment de cette découverte fut quelque chose de très ponctué (approximativement : « ???!!! »)

Le toboggan était tel que Mr. Edgarson l'avait imaginé et l'aurait fait construire, si Ace Burton n'avait pas réveillé le vieillard (ou si les démolisseurs avaient pris du retard dans leur désœuvre). Mais sans le château immatériel au-dessus — que tout le monde avait oublié —, l'attraction n'intéressait plus personne. Le nombre de désistements fut si important que Mr. Edgarson décida de calmer ses nerfs sur le nouveau *vice-truc*.

Etrangement, la date de disparition du château coïncida avec le retour d'Ace Burton. Il réclama aussitôt qu'on encaisse son chèque avec un nombre totalement déraisonnable de zéros, pour un inexistant château, ce qui amusa beaucoup les services financiers de chez Edgarson.

Une fois de plus, Ace Burton rata la richesse de peu.

S'il l'avait compris avant, il aurait sans doute demandé au vieux Michel (finalement il s'appelait ainsi) un moyen de gagner de l'argent, plutôt que lui poser la question qui l'intriguait tant.

Ace rentra chez lui, s'assit à son bureau, inscrivit « indestructible château et toboggan » sur un dossier kraft, et ouvrit le tiroir des affaires classées. Il était plutôt satisfait de sa prestation. Même s'il n'avait pas reçu un centime de cette affaire, au moins l'histoire était bouclée ; grâce à sa dernière question, il savait ce que cherchait le vieillard depuis si longtemps... La mémoire !

C'était donc ça, sourit Ace en classant le dossier.